

THINKING SUSTAINABILITY RESEARCH



AMITA BAVISKAR

Sociologue

Inde – Asie

Une saison instable : la mousson sur le sous-continent indien

Traduction française

« *Mausam, mausam, lovely mausam* » chantent les jeunes amoureux d'un film hindi à succès des années 1980 en se pavanant et en dansant à travers des collines vertes et brumeuses. De sombres nuages de pluie s'amoncellent derrière eux alors qu'ils s'étreignent sur une balançoire suspendue à un arbre. « *Chalo ghul jaayen mausam main hum.* » Dissolvons-nous et devenons un avec ce *mausam*, ce charmant *mausam*.

Qu'est-ce que ce *mausam* ? Pourquoi fait-il naître ce sentiment romantique ? Qu'y a-t-il de si beau dans un ciel gris et une brume tourbillonnante ? Pour le savoir, pour le ressentir, il faut comprendre la place de la mousson sur le sous-continent indien.

Mausam est un terme hindoustani qui signifie « temps » ou « saison », dérivé de l'arabe *mawsim*, ou moment approprié. Depuis l'Antiquité, les marins d'Asie occidentale utilisaient ce terme pour désigner la période où des vents favorables leur permettaient de traverser la mer d'Arabie à toute allure pour atteindre le sous-continent indien. Au XVI^e siècle, les marins hollandais parlaient de *monson* et les Portugais de *monção*. Les explorateurs anglais ont rencontré ces vents lorsqu'ils naviguaient vers l'est et les ont appelés moussons : des vents saisonniers porteurs de pluie qui avancent et reculent. Au fur et à mesure que la science coloniale recueillait des données dans le monde entier, les météorologues ont découvert que des régions d'Afrique de l'Ouest, d'Australie et d'Amérique connaissaient également des moussons. Pourtant, c'est en Asie, et plus particulièrement sur le sous-continent indien, que la mousson est une saison au-dessus de toutes les autres.

Imaginez les mois de chaleur torride qui font de l'été dans le sous-continent une épreuve d'endurance. De fin mars à juin, la terre est cuite, brune et sèche. Les rivières s'étiolent et les ruisseaux ne sont plus qu'un

filet d'eau. Les plantes, les oiseaux et les animaux dépensent leur énergie, s'agitant à peine pour rester en vie, pour trouver de l'eau et de la nourriture. Les gens se réfugient à l'intérieur, à l'abri de la fureur du soleil (*loo*) et des vents de poussière qui balayent les plaines du nord. La vie s'arrête.

Et puis vient le Monsoon. À partir du mois de juin, les vents qui ont recueilli l'humidité de l'océan Indien se déplacent vers le nord-est. Des masses de nuages touchent le Kerala, à l'extrémité sud du sous-continent, et mettent brutalement fin à l'été. Au cours des trois mois suivants, ils roulent vers le nord-est, grondant dans le ciel comme de majestueux troupeaux d'éléphants, arrosant la terre d'une pluie tant attendue. Lorsque cette phalange grise atteint les chaînes de montagnes de l'Himalaya, elle tourne vers l'ouest, longeant leurs contreforts en direction de ma ville de Delhi. Alors que la pluie s'installe et que les plantes de mon balcon se parent de feuilles vertes et tendres, je sirote du thé au gingembre, je trempe des beignets de pommes de terre et d'oignons dans du chutney à la coriandre et je fredonne :

« *Mausam mausam, lovely mausam* » ;

La mousson est une saison étrange. Une saison suggère la constance, un calendrier établi d'arrivée et de départ. Pourtant, la mousson est entourée d'un tourbillon de contingences qui la rend difficile à prévoir. Des phénomènes lointains, comme l'oscillation australe El Niño dans l'océan Pacifique, affectent la mousson. Il en va de même pour des phénomènes plus proches, tels que le mouvement autour de l'équateur du pot au noir, la zone de convergence intertropicale, causé par la rotation de la Terre. Les courants et les vents océaniques interagissent avec la terre. La température de l'océan par rapport à celle de la masse continentale et le réchauffement du plateau tibétain font partie des variables qui déterminent la mousson en Asie du Sud. Quand les pluies arriveront, si elles seront abondantes ou rares, si elles seront régulières ou dispersées : c'est sur le caprice annuel de la mousson que repose le destin du sous-continent.

En Asie du Sud, 80 % de toutes les pluies de l'année tombent pendant la mousson. Elle réalimente les rivières, les lacs et les aquifères. Elle humidifie le sol et permet aux plantes et aux animaux de prospérer. Dans une région où l'agriculture fait vivre la majorité de la population, la récolte de mousson – kharif ki fasal – est la base de l'économie. Grâce à de bonnes pluies, les agriculteurs disposent de fonds abondants ; le commerce et l'industrie se développent et prospèrent. Le manque ou l'excès de pluie entraîne des temps difficiles, la faim et la maladie, et obligent à chercher un moyen de subsistance ailleurs. Même dans les régions irriguées, les gens doivent faire face à ce coup de dés d'une année sur l'autre. Ils prient, accomplissent des rituels, implorent le ciel, car ils savent que la mousson n'est pas un simple phénomène météorologique. C'est l'œuvre d'une divinité plus grande. Son pouvoir sur la vie et la mort vient de dieux insondables, de destins que l'on ne peut déjouer.

Pendant des siècles, le mystère de la mousson a été attribué à l'action des dieux ou à une nature imparfaitement comprise. Plus récemment, nous avons pris conscience qu'une partie de cette variabilité est entièrement due à l'homme.

Nous vivons dans l'Anthropocène, une nouvelle ère géologique dans laquelle les actions humaines ont profondément changé la Terre, ses écosystèmes et son climat. Le changement climatique est en grande partie dû au réchauffement de la planète, car les gaz à effet de serre tels que le dioxyde de carbone, le méthane, l'oxyde nitreux et les gaz fluorés synthétiques s'accumulent dans l'atmosphère et retiennent la chaleur. Depuis le début de l'industrialisation, et plus particulièrement depuis la grande accélération des années 1950, le taux croissant de combustion du charbon, du pétrole, de l'huile et du gaz naturel a

rendu la planète plus chaude. Le réchauffement de l'air, des océans et des terres entraîne des vagues de chaleur plus longues et plus chaudes, des sécheresses et des incendies de forêt plus fréquents, des tempêtes plus puissantes et des précipitations plus irrégulières.

Ces forces météorologiques sévères - les éléments : la chaleur, le vent, le froid et la pluie - ont toujours été présentes. Au fil des millénaires, nous avons appris à vivre avec leur puissance et à supporter leur action extrême. L'histoire mondiale retrace les événements naturels catastrophiques du passé, tels que les inondations, les sécheresses, les incendies, les périodes glaciaires et les épidémies, qui se sont transformés en crises humaines¹. Ces événements extrêmes ont reconfiguré la façon dont les gens vivaient, travaillaient, priaient et s'organisaient. Dans cette perspective à long terme, l'Anthropocène peut être considéré comme une nouvelle ère de la Terre, un clin d'œil cosmique. Pourtant, ce qui est sans précédent dans cette crise climatique particulière, c'est qu'elle est d'origine anthropique. Non seulement notre système capitaliste a accéléré le réchauffement climatique en brûlant des combustibles fossiles comme s'il n'y avait pas de lendemain, mais il a également façonné notre capacité à nous adapter à de nouvelles conditions. Ceux qui, parmi nous, survivent et prospèrent dans ce nouveau monde étrange et ceux qui souffrent et meurent ne sont pas le fruit du hasard, mais sont déterminés par le calcul actuariel du Capitalocène.

C'est le fonctionnement de l'Histoire à l'échelle planétaire. L'action des éléments se combine avec et contre nos technologies, nos arrangements économiques et politiques et nos modes de pensée. Pensez à la mousson et aux navires qui traversent la mer d'Arabie en transportant des épices et de la soie, de la science et de la religion. Rappelez-vous les guerres commerciales européennes et la conquête territoriale d'une terre rendue fertile par la mousson. Imaginez l'exercice impérial consistant à tenter de prédire la mousson et d'améliorer les revenus de la Grande-Bretagne. Regardez les gigantesques barrages, « temples de l'Inde moderne », construits par l'État indien pour libérer le pays de sa dépendance à l'égard de la mousson². Souvenez-vous des personnes qu'ils ont déplacées et dépossédées, des forêts et des champs qu'ils ont noyés. Écoutez le bruit des puits tubulaires qui pompent l'eau souterraine pour irriguer les cultures, garantie de la révolution verte contre l'incertitude de la mousson³. Je pourrais continuer encore et encore, retraçant ces fils enchevêtrés sans jamais parvenir à les démêler. Aussi, pour le reste de cet essai, permettez-moi de me concentrer sur un petit nœud hargneux dans cette vaste toile de la vie qu'est l'Inde du Nord urbaine, en particulier la métropole de Delhi où je vis. Parce qu'elle est la capitale de l'Inde, Delhi, avec ses 33 millions d'habitants, est une ville qui reçoit le plus d'attention et d'argent du gouvernement. Pourtant, malgré ce statut privilégié, la plupart des habitants, et en particulier les migrants de la classe ouvrière, vivent sans logement décent, sans installations sanitaires et sans eau potable⁴. Tout le monde n'est pas un citoyen égal dans la ville ; les inégalités persistantes de l'Inde en matière de castes, de classes, de religions et d'ethnies se traduisent par des différences de niveau de vie et de perspectives d'avenir. L'injustice est évidente. Dans les rues de Delhi, des SUV de luxe klaxonnent impatiemment pour que les cyclo-pousses s'écartent de leur chemin. Dans ses quartiers aisés bordés d'arbres, la vie gracieuse des gens aisés serait paralysée sans le travail des domestiques qui vivent dans des bidonvilles de fortune. Lors des « émeutes » qui éclatent régulièrement dans les quartiers à dominante musulmane, la police joue un rôle résolument unilatéral. Autant de facettes d'une citoyenneté fracturée dans un pays inégal, unie par un effort commun pour assurer une vie meilleure à soi-même et à ses enfants. Chaque lieu est particulier. Les grandes forces mondiales peuvent les affecter toutes, mais toujours d'une manière qui est distinctement locale et conjoncturelle, située dans des histoires et des géographies spécifiques. Mon histoire de la mousson à Delhi en est une parmi d'autres. Je ne tenterai donc pas de généraliser. Mais j'espère que vous trouverez des preuves et des arguments qui trouveront un écho dans d'autres lieux et chez d'autres peuples.

THINKING SUSTAINABILITY*

Un programme conçu par la Fondation Louis Roederer

**Penser le développement durable*

La mousson n'est pas la même dans toute l'Asie du Sud. Les habitants du Kerala, dans le sud de l'Inde, et ceux qui vivent le long de la côte occidentale, sont confrontés à la première force de ce cumulonimbus sous la forme d'un épais rideau de velours qui descend sur le paysage en juin, fermant tout sauf lui-même. Pour eux, la mousson est une expérience immersive totale. Dans la ville de Mumbai, sur la côte ouest, prise entre deux eaux - des pluies torrentielles et une mer d'Arabie en crue -, on se moque de nous, Indiens du nord, et des petites averses qui nous tombent dessus en juillet. Que *savez-vous* de la mousson, disent-ils. Mais j'ai vu l'inquiétude dans les yeux des agriculteurs du centre de l'Inde lorsqu'ils scrutent le ciel, à la recherche de ces indices révélateurs de nuages, des premières averses qui leur permettront de semer, de cultiver, de remplir l'estomac de leurs familles⁵. Les pluies leur importent plus que tout. Et pour ceux d'entre nous qui, dans le nord de l'Inde, ont subi les rigueurs d'un été sec et chaud, bien plus intense que tout ce qui se passe dans le sud ou l'ouest, les pluies sont notre récompense. Nous les *méritons*, nous les avons gagnées grâce à notre *tapasya*, notre période d'austérité et c'est pourquoi nous les célébrons, plus intensément, plus joyeusement.

La poésie, la musique et l'art de l'Inde du Nord sont imprégnés de notre romance avec les pluies⁶. Attendre les pluies, s'en délecter, est une métaphore d'un paysage émotionnel plus vaste, fait de désir et de nostalgie. Dans les poèmes sanskrits de Kalidas, datant du V^e siècle, le nuage de pluie est le messenger d'un jeune homme exilé à sa bien-aimée lointaine. Tout comme la pluie alimente la « fontaine en eau nouvelle, fait danser le paon et réveille les fleurs et les lianes de la fatigue de la chaleur estivale », elle apaise la solitude brûlante dans le cœur de l'être aimé⁷. Dans le verset prakrit du *Gathasaptashati* datant de la même époque, une femme âgée se moque de son amie :

*Thunderclouds in the sky,
Paths overgrown, streams in flood,
And, you, innocent one, in the window,
Expecting him*⁸.

Les peintures miniatures médiévales du nord de l'Inde représentent des amoureux en plein ébat sous un ciel nuageux, le dieu hindou Krishna embrassant Radha alors qu'ils s'abritent de la pluie, les rois et les reines profitant de la fraîcheur de la brise d'est sur la terrasse de leurs pavillons de jardin. Les genres de chansons folkloriques propres au *saavan-bhadon*, la saison des pluies, évoquent les thèmes de la séparation, de la nostalgie et de l'anticipation. Dans le cinéma hindi plus contemporain, corps mouillés par la pluie expriment le *shringar rasa*, la saveur de la « beauté, de l'érotisme, de la volupté et la promesse d'un accomplissement proche »⁹. Mes souvenirs de la mousson sont liés à la musique classique hindoustanie, en particulier aux rûga de la famille Malhar, dont on dit qu'ils sont si puissants que lorsqu'ils sont bien chantés, ils peuvent réellement invoquer les pluies. Mian Tansen, musicien à la cour de l'empereur moghol Akbar au XVI^e siècle, était un remarquable chanteur et compositeur de malhar. Pour moi, le rûga Mian ki Malhar chanté par Pandit Bhimsen Joshi est la musique la plus sublime au monde : chaque note, chaque intervalle est imprégnée d'une bénédiction qui baigne l'âme. Dans ces formes culturelles, la mousson se déplace entre le ciel et la terre, le corps et l'âme, les humains et les dieux, le temporel et le spirituel. Il s'agit d'être à la fois dans le moment présent et de le transcender.

Il y a aussi le plaisir simple, presque primitif, d'être mouillé : je me souviens d'un mois de juin, dans mon quartier de classe moyenne de Mukherjee Nagar, où les premières rafales de vent et les premières gouttes de pluie m'ont fait sortir sur mon balcon. De l'autre côté de la rue, sur la terrasse de leur maison, mes très respectables voisins étaient dehors, dansant sous la pluie, leurs vêtements bientôt plaqués contre leurs corps. Qui aurait pu penser que ce Sardar-ji, rondouillard et rigide, pouvait se laisser aller ainsi, sauter

et barboter avec sa femme et ses enfants qui piaffaient, alors que la pluie tombait à verse ? C'est ce que la première pluie suscite : la danse, le rire, la joie de vivre.

Et les odeurs de la mousson ! Ce parfum chaud et musqué de la première pluie sur la terre sèche. Cette odeur, oh ce parfum incomparable que l'on n'oublie jamais. Dans les années 1960, les scientifiques lui ont donné un nom anglais, petrichor, et l'ont attribué à des bactéries microscopiques *Streptomyces* présentes dans le sol, qui produisent un composé appelé géosmine. Les gouttes d'eau qui frappent le sol libèrent de la géosmine dans l'air. Dans le nord de l'Inde, nous appelons ce parfum *sondhi mitti*. Ce déclencheur de mémoire, éphémère mais d'autant plus puissant, a même été distillé dans un *ittr*, un parfum traditionnel. Je l'ai cherché mais je ne l'ai pas trouvé, et l'odeur elle-même, telle qu'elle se produit dans la nature lorsque la pluie touche la terre chaude, devient de plus en plus insaisissable.

Il y a aussi la douceur du charbon de bois des *bhutte* grillés, les premiers épis de maïs tendre vendus par les vendeurs au bord de la route au mois d'août. Les fruits pourris du *nimboli* qui jonchent le sol sont aussi mûrs que la mousson, et le parfum poussiéreux des fleurs de margousier annonce le début de l'été. Alors que la pluie emporte leur chair, le sol humide et chaud couve chaque grain jusqu'à ce qu'il produise un petit bourgeon vert de feuilles repliées. Même en ville, entourée de béton et d'asphalte, les plantes poussent, fleurissent, sèment, germent et poussent au rythme des saisons, le pouvoir vivifiant des pluies organisant leur emploi du temps. Des visiteurs arrivent, comme le *chatak* ou le coucou jacobin d'Afrique de l'Est. Dans la mythologie indienne, le *chatak* vole le bec ouvert, attrapant les gouttes de pluie pour éteindre sa soif. Son arrivée annonce la mousson. Selon des explications plus prosaïques, l'oiseau profiterait des vents dominants pour s'envoler vers l'Inde et se régaler des nuages de larves produites par les insectes en période de reproduction pendant la saison des pluies. Mais qu'advient-il de la migration annuelle du *chatak* maintenant que « les horloges de l'année sont décalées d'un mois environ et que des écosystèmes entiers se désagrègent »¹⁰ ? Sans cet essaim d'insectes féconds, prêts à être dévorés en juin, sans la synchronisation entre la proie et le prédateur, comment le *chatak* survivra-t-il ?

Car les pluies sont différentes aujourd'hui. La variabilité habituelle des moussons a été amplifiée par le réchauffement climatique¹¹. Des précipitations irrégulières et réduites ainsi qu'un retard dans l'arrivée de la mousson pourraient désormais constituer la nouvelle norme. Fait révélateur, le département météorologique indien envisage d'abaisser de 2 % sa définition des « précipitations normales » et de modifier la date prévue du début des pluies. On peut s'attendre à une aggravation de la sécheresse dans toute la région, les averses éparses étant entrecoupées de périodes de sécheresse prolongées. Le fleuve Yamuna, qui fournit la majeure partie de l'eau de Delhi, se réduira à un filet d'eau en été, car le glacier et la fonte des neiges de l'Himalaya qui l'alimentent ne sont pas augmentés par les pluies de la mousson jusqu'à la fin de la saison. Avec l'aggravation de la crise de l'eau potable, nous entendrons des demandes de plus en plus véhémentes pour construire davantage de barrages en amont dans les chaînes de l'Himalaya, ce qui déstabilisera davantage une région géologiquement active déjà sujette aux glissements de terrain et aux inondations. Les problèmes de Delhi s'étendent à des terres lointaines, laissant des traces écologiques profondes et dévastatrices dans la campagne.

Le réchauffement climatique n'est pas la seule cause humaine de la variabilité accrue de la mousson. Le statut de Delhi comme capitale la plus polluée du monde a également un rôle à jouer. L'assèchement de la pluie s'explique en partie par le nuage de particules qui plane au-dessus de Delhi, résultat des émissions accumulées par les véhicules, les générateurs diesel, les fours à briques, la construction de

bâtiments et le pavage des routes. La suie ou les particules de carbone noir absorbent la chaleur. Cette couche flottante d'air chaud signifie que l'humidité des nuages de mousson, au lieu de se condenser lorsqu'elle rencontre de l'air plus frais, s'évapore à nouveau. Au lieu de tomber sous forme de pluie, les nuages libèrent leur humidité dans l'air. Au lieu de délivrer les averses apaisantes qui réjouissent l'âme, les messagers des nuages de Kalidas repartent bredouilles.

Cet aérosol de pollution par le smog affecte également la formation des nuages de pluie d'une autre manière. La vapeur d'eau a besoin d'une surface sur laquelle se condenser. Grâce à la pollution atmosphérique de Delhi et à l'augmentation des particules d'aérosols, les surfaces sur lesquelles la vapeur peut s'accrocher et se condenser sont beaucoup plus nombreuses. Il y a donc beaucoup plus de gouttes d'eau, mais elles sont plus petites. Elles réfléchissent également davantage la lumière et la dispersent. Les nuages réfléchissants et les gaz qui composent ces aérosols contribuent à rafraîchir l'été à Delhi. Dans le même temps, les gouttelettes plus petites mettent plus de temps à se rassembler en gouttes de pluie, ce qui entraîne des pauses plus longues entre les épisodes de pluie. Et lorsque la pluie tombe, c'est sous forme d'averses plus fortes. Quoi qu'il en soit, globalement, l'air plus chaud contient plus d'eau ; plus de vapeur d'eau se condense pour former des pluies plus abondantes. Mais c'est la particularité de l'interaction entre le réchauffement climatique et la pollution atmosphérique de Delhi qui crée un schéma distinctif. Le monde est localisé de manière complexe et contradictoire, ce qui est difficile à comprendre, et encore plus à contrôler. Alors que j'essaie de comprendre ces changements dans la microphysique des nuages, les paroles d'une vieille chanson de Joni Mitchell me reviennent à l'esprit :

*I've looked at clouds from both sides now
From up and down and still somehow
It's cloud illusions I recall
I really don't know clouds at all.*

Sécheresses et pluies diluviennes : comment les événements pluvieux extrêmes affectent-ils la vie à Delhi ? Lorsque j'ai demandé aux gens ce que la mousson signifiait pour eux, la première chose que la plupart d'entre eux ont mentionnée était les embouteillages. Non pas la poésie du désir romantique, non pas l'exaltation de la danse sous la pluie, non pas la célébration d'un joli *mausam*, mais les embouteillages. Il suffit d'une forte averse pour créer des embouteillages sur la route qui prennent des heures à se dissiper. Lorsqu'il pleut, l'infrastructure invisible du système de drainage de Delhi remonte à la surface, révélant ses innombrables pièges et défauts. En principe, la ville a été planifiée et conçue pour que l'eau de pluie s'écoule de manière ordonnée dans les collecteurs d'eaux pluviales. Chaque été, les employés municipaux nettoient les égouts de la vase et des débris, laissant de petits tas de boue ponctuer soigneusement le bord de la route. La collecte et l'élimination de la saleté sont du ressort de quelqu'un d'autre. Il suffit donc d'une douche avant la mousson pour que la boue retourne directement dans les canalisations. Les travaux ont été effectués, l'entrepreneur a payé, et que se passera-t-il si les canalisations sont à nouveau bouchées ?

En tant que capitale, Delhi a une image à préserver et aspire à être « de classe mondiale ». Il est donc impératif que les routes principales, les artères de la ville, soient dégagées. L'eau ne doit pas s'accumuler. Les villes de classe mondiale ne connaissent pas l'engorgement. Mais il y a là une contradiction. Delhi dépend des eaux souterraines. Officiellement, 10% de l'eau potable fournie par le

gouvernement provient de sources souterraines. Par ailleurs, des millions d'habitants qui n'ont pas accès à l'eau municipale ou qui n'en ont pas assez, collectent ou achètent de l'eau auprès de camions-citernes alimentés par des puits illégaux. Et pour que ces eaux souterraines soient rechargées, la pluie doit s'infiltrer lentement dans le sol, et non être efficacement canalisée dans les égouts et rejetée dans la rivière. L'engorgement est temporaire, il suffit d'attendre. Mais qui a le temps d'attendre de nos jours ? Une ville doit être un lieu de mobilité incessante et fluide. Le temps, c'est de l'argent. Un embouteillage a plus d'importance que l'infiltration invisible de la pluie dans le sol.

La nappe phréatique de Delhi s'étant fortement appauvrie ces dernières années en raison d'un siphonnage accéléré, il est d'autant plus important de laisser cette percolation progressive se produire. Pour cela, il faut des terrains non construits, dont le sol permet la recharge en eau. Compte tenu de la topographie et de la géologie de Delhi, c'est la plaine inondable de la rivière Yamuna qui offre les conditions les plus favorables à la recharge des nappes phréatiques. Mais c'est dans ces zones de basse altitude que les populations ouvrières se sont installées en grand nombre : d'abord au milieu des années 70, lors des campagnes d'expulsion de l'État d'urgence, alors que les libertés civiles étaient suspendues, puis lors de la grande vague de démolition des bidonvilles qui a eu lieu dans les années 2000. Au tournant du millénaire, alors que l'Inde adoptait des politiques économiques visant à transformer les rives du fleuve en biens immobiliers et à marchandiser ce qui était depuis longtemps un bien commun urbain, les populations de la classe ouvrière ont été déplacées de force et entassées dans des zones d'habitation plus petites et plus denses dans la plaine inondable, tandis que de nouveaux projets plus prestigieux étaient protégés par des remblais¹². Ainsi, une plus petite partie de la plaine inondable remplit désormais la fonction écologique vitale de recharge des eaux souterraines, et ce sont les habitants de cette zone qui subissent l'afflux saisonnier d'eaux de pluie mélangées aux eaux usées dans leurs maisons.

L'ordre spatial et social de la ville façonne l'écoulement de l'eau. L'endroit où l'eau de pluie est recueillie et où elle est acheminée ne dépend pas uniquement de la géographie, mais de l'organisation sociale. Les habitants des *jhuggi-bastis*, des squats et des « colonies non autorisées » sont contraints de vivre avec les inondations pour que la nappe phréatique de la ville soit réapprovisionnée. Cette coïncidence spatiale et sociale n'est pas accidentelle ; elle est le produit d'une planification postcoloniale et de l'écologie politique d'un État-nation profondément inégalitaire où la durabilité environnementale et la justice sociale sont sacrifiées au profit d'un rêve de classe mondiale pour certains.

Par ailleurs, les habitants de Delhi associent désormais également les moustiques à la mousson. Les pluies créent des conditions propices à la prolifération des insectes. Ceux d'entre nous qui ont grandi à Delhi dans les années 1960 et 1970 se souviennent des nuits de mousson où les coléoptères kamikazes et les papillons de nuit s'engouffraient dans la maison, où les grenouilles coassaient et les grillons grinçaient à n'en plus finir. Ils ont été remplacés par le bourdonnement des moustiques. Parmi eux, le moustique *Aedes aegypti*, principal vecteur du paludisme, de la dengue et du chikungunya. Dans son essai intitulé « Can the Mosquito Speak? » (Le moustique peut-il parler ?), Timothy Mitchell décrit un autre moustique, *Anopheles gambiae*, endémique au Soudan, qui est entré en Égypte pendant la Seconde Guerre mondiale, accompagnant les troupes dans les trains et les avions et se propageant en profitant de l'environnement humide créé par l'irrigation permanente du barrage d'Assouan¹³. Bien plus que la guerre, c'est la malaria cérébrale véhiculée par *A. gambiae* qui a tué les populations, déjà mal nourries à cause du passage des cultures vivrières à la canne à sucre et au coton. L'analyse virtuose de Mitchell sur la

techno-politique à l'œuvre dans l'Égypte du milieu du XX^e siècle a une incidence sur le retour du moustique à Delhi. L'*Aedes aegypti* est bien adapté aux habitats urbains. Il se reproduit volontiers dans les conteneurs et les pneus usagés, les réservoirs d'eau et les glaciers désertiques, sur les chantiers de construction, dans les égouts pluviaux et les mares d'eau stagnante. Résistant à la plupart des insecticides, il se développe dans les zones densément peuplées. *Anopheles stephensi* est l'espèce vectrice du paludisme urbain qui, en 2017, a de nouveau été détecté à Delhi après dix ans d'absence. Ce sont désormais nos espèces compagnes ; notre relation est co-constitutive.

La dengue peut tuer. Elle provoque de graves hémorragies internes et des atteintes aux organes. Le paludisme laisse ses victimes fiévreuses, tremblantes et faibles. Longtemps après avoir contracté le chikungunya, les gens se plaignent de douleurs articulaires. Pourtant, ce n'est pas seulement le risque de tomber malade, mais aussi l'irritation causée par les moustiques qui gémissent et piquent, empêchant un sommeil réparateur, qui incite tous ceux qui peuvent se le permettre à utiliser des répulsifs anti-moustiques à base de pyréthrinoides. Ils sont relativement sûrs mais plus chers. Les plus pauvres utilisent des bâtonnets des bâtons et des bobines d'encens plus puissants contenant des pesticides. Pour Reena, une ouvrière qui vit dans le bidonville de Yamuna Khadar avec son mari et ses deux enfants, dormir une nuit de mousson, c'est lutter à la fois contre la chaleur, l'humidité et les moustiques. Le petit ventilateur électrique de leur petite maison d'une pièce brasse à peine l'air lourd. Elle allume quelques bâtons d'encens avant de s'endormir et espère que la fumée éloignera les moustiques. L'eau de pluie s'écoule d'une fuite dans le toit en tôle ; de l'eau chargée d'eaux usées s'écoule devant la porte de leur *jhuggi*. Voilà pour le romantisme des pluies.

Averses et sécheresses : que se passe-t-il quand il *ne pleut pas* ? Dans son livre *Late Victorian Holocausts*, Mike Davis décrit l'essor de la science météorologique occidentale et sa découverte des modèles météorologiques mondiaux¹⁴. Au début du XIX^e siècle, des sécheresses se sont produites simultanément dans le nord-est du Brésil, en Égypte, en Inde et en Chine, en lien avec l'oscillation australe El Niño. Selon Davis, l'absence occasionnelle de pluies est un phénomène naturel et les populations ont mis au point des méthodes de partage de la nourriture et d'autres ressources pour faire face à ces périodes de disette. Les sécheresses se sont transformées en famines à cause du colonialisme et de sa politique consistant à enrôler les cultivateurs pour qu'ils produisent des cultures commerciales plutôt que des denrées alimentaires. Au tournant du millénaire, avant que le réchauffement climatique ne fasse l'objet d'un large débat, Davis pouvait encore décrire la sécheresse comme un phénomène naturel. Vingt-cinq ans plus tard, nous savons que l'incidence et la nature de la sécheresse ont été modifiées à jamais par nos actions. La sécheresse et la pluie sont désormais des phénomènes en partie causés par l'homme, plus incertains que jamais auparavant. Nous avons perturbé le mousson. Et notre capacité à faire face aux conséquences de ce changement - empêcher les sécheresses de se transformer en famines, empêcher les inondations de balayer la vie et les moyens de subsistance de millions de personnes - est compromise par la même recherche à courte vue de gains privés qui a créé le problème en premier lieu.

Sommes-nous destinés à vivre le reste de notre vie dans cette dystopie ? Ou pouvons-nous nous sauver et sauver les autres du pire de ce qui nous attend ? Je ne sais pas. Mais je sais de quel côté je me trouve : les militants qui travaillent inlassablement pour sauver les plaines inondables de la Yamuna de l'empiètement, ceux qui aident les quartiers à recharger les nappes phréatiques, ceux qui font campagne pour empêcher le bétonnage des trottoirs afin que la pluie puisse s'infiltrer. Et puis il y a ceux qui luttent

sans relâche pour que tous puissent bénéficier d'un logement, d'une alimentation, d'un salaire, de soins de santé et d'une éducation décentes. Ce n'est que lorsque les classes ouvrières auront les droits et les ressources nécessaires pour mener une vie plus épanouie qu'elles pourront faire face aux changements climatiques, quels qu'ils soient. Le réchauffement climatique est une « crise contraignante », qui touche tout le monde, quelle que soit l'identité de chacun. Cela devrait rassembler les gens dans une action concertée¹⁵. Pourtant, le réchauffement climatique est plus susceptible d'approfondir les fissures entre les gens. Tout comme le degré de culpabilité à l'origine de la crise climatique varie considérablement à travers le monde et au sein des pays, il en va de même pour la capacité à en surmonter les effets. Qui peut manger des beignets d'oignons et profiter de la pluie en toute sécurité chez lui, et qui se bat pour réparer un toit en bâche qui fuit afin que ses maigres possessions restent au sec - la mousson a toujours été différente pour les uns et les autres. Mais aujourd'hui, elle le sera d'autant plus. Peut-être qu'en s'accroissant, cette dissonance peut précipiter une vision de la justice écologique qui se renforce et se transforme en un fleuve et un océan de changement social.

1 : Peter Frankopan. 2023. *The Earth Transformed: An Untold History*. London: Bloomsbury.

2 : Amita Baviskar. 2019. "Nation's Body, River's Pulse: Narratives of Anti-dam Politics in India." *Thesis Eleven* 150 (1): 26-41.

3 : Kapil Subramanian. 2015. *Revisiting the Green Revolution: Irrigation and Food Production in Twentieth-Century India*. PhD dissertation: Kings College London.

4 : Amita Baviskar. 2020. *Uncivil City: Ecology, Equity and the Commons in Delhi*. Delhi: Yoda Press and Sage Publications.

5 : Amita Baviskar. 1995. *In the Belly of the River: Conflicts tribaux sur le développement dans la vallée de Narmada*. Delhi: Oxford University Press.

6 : Imke Rajamani, Margrit Pernau et Katherine Butler Schofield (eds). 2018. *Monsoon Feelings: A History of Emotions in the Rain*. Delhi: Niyogi Books.

7 : Imke Rajamani. 2028. "Monsoon Feelings: Introduction." Dans Imke Rajamani, Margrit Pernau et Katherine Butler Schofield (eds). 2018. *Monsoon Feelings: A History of Emotions in the Rain*. Delhi: Niyogi Books.

8 : Arvind Krishna Mehrotra. 1991. *The Absent Traveller: Prakrit Love Poetry from the Gathasaptasati of Satavahana Hala*. Delhi: Ravi Dayal Publisher. Page 57.

9 : Juhi Saklani. 2017. "[Every Silver Lining has a Cloud.](#)" *The Hindu* 26 August.

10 : Richard Powers. 2018. *The Overstory*. New York: WW Norton and Company.

11 : Pour une carte interactive de la mousson en Asie du Sud, voir Henry Fountain et Saumya Khandelwal. 2022. "[The Monsoon is Becoming More Extreme.](#)" *New York Times*. 4 octobre.

12 : Amita Baviskar, 2020. Chapter 6: The River, pp. 141-167.

13 : Timothy Mitchell. 2002. *Rule of Experts: Egypt, Techno-Politics, Modernity*. Berkeley, CA: University of California Press. Chapter 1: Can the Mosquito Speak? pp. 19-53.

14 : Mike Davis. 2000. *Late Victorian Holocausts: El Niño Famines and the Making of the Third World*. London: Verso.

15 : Dans *The Great Derangement*, Amitav Ghosh affirme qu'une telle action collective pourrait provenir des religions organisées, car elles constituent la source spirituelle d'une critique du capitalisme. Amitav Ghosh. 2016. *The Great Derangement: Climate Change and the Unthinkable*. Delhi: Penguin Books.

THINKING SUSTAINABILITY*

Un programme conçu par la Fondation Louis Roederer

**Penser le développement durable*